

André Paillaugue

*La liseuse à travers les âges*

Cher ami, pardon pour votre déconvenue au *Peter's tea room* l'autre soir. En ce qui concerne votre critique de la restauration proposée, mon allusion à un poème de Wallace Stevens que je me suis offert le plaisir de lire en français ce soir-là, *Cuisine bourgeoise*, constituait, pratiquement, une réponse anticipée à vos excuses de notre rendez-vous manqué. En tout cas, vous ne seriez pas resté pour rien, car Peter nous a gratifiés d'une lecture/présentation de l'œuvre et de la biographie du cher Wallace Stevens, pour la petite histoire plutôt modeste employé juridico-commercial dans la Nouvelle Angleterre de la Belle Époque et des *Roaring Twenties*, ce dont vous connaissant vous êtes peut-être mieux informé que moi.

Pour tenter de vous faire sourire, je vous avouerais que certains soirs, durant les lectures de nos chers confrères poètes, j'ai tendance à me distraire un peu comme dans une salle d'attente de dentiste – mon éducastration poético-bourgeoise pouvant parfois laisser un tantinet à désirer –, en tentant de recenser le nombre d'exemplaires présents de *La liseuse* de Fragonard sur les murs du *Peter's Tea room*. C'est que dans ma chambre d'adolescent, se trouvait une reprographie couleur de l'idoine *Liseuse* qui me semblait alors un exact sosie de la belle Isabella, une des filles du sous-préfet de Lunéville au temps jadis. Mais pour y revenir, il se trouve que Peter, avec un art consommé, a accroché aléatoirement de nombreux exemplaires de *La liseuse*, parmi toutes sortes

d'autres gravures et peintures, en une somptueuse mosaïque sur les murs, poutres et étagères de son salon de thé. Si bien que *La Liseuse*, donc, figure là en l'occurrence pieusement reproduite sous différents formats et exécutée sur divers supports, ainsi qu'en diverses matières et techniques : patients canevases, élégantes aquarelles, délicates cartes postales, miniatures sous verre...

À ce qui s'en disait de diverses sources, les parents et la sœur aînée d'Isabella l'incitaient à plus de modestie, car celle-ci se faisait conduire au lycée et ramener chez elle en rutilante limousine sous-préfectorale avec chauffeur – soit quatre trajets coutumiers quotidiens à travers la ville –, telle une sobre diva débarquant pour se faire remettre la Palme d'Or au Festival de Cannes, arborant le plus souvent une mine ennuyée de personne vaguement excédée et plus que lasse de ces sortes d'excessives formalités quant à ses quotidiennes apparitions en public. Ou bien, en raison d'une conscience par trop aiguë et révoltée de sa situation sociale en porte-à-faux, peut-être vivait-elle réellement dans sa chair ces journées de lycée comme autant de dures et attristantes épreuves à affronter ?



À ce qu'on disait aussi, Isabella partait « faire la nouba » avec des étudiants en médecine de Bormes-les-Mimosas certains soirs de fin de semaine, bruit qui faisait pas mal jaser les lycéennes capables d'ironie mais jalouses et parfois plus que mal intentionnées,

auxquelles elle devait avoir la naïveté – ou l'effronterie vacharde ? – de se confier sinon de se vanter de ses frasques légendaires. Quant aux jeunes rustauds en rut et autres redoublants infernaux, dont certains apprentis beatniks déjà bien expérimentés, n'en disons rien de plus ici quant à leurs salaces exercices de contre-galanterie... Étant voisins et ma mère exerçant en tant que couturière-lingère à la sous-préfecture, Isabella m'avait incidemment accordé quelques éclats d'une secrète amitié, pudique et pleine de tact, écho peut-être d'ambigus sentiments bienveillants qu'en dépit d'une légitime haine de classe soixante-huitarde je lui laissais transparaître sans trop les exhiber. Mais pour s'en tenir à l'essentiel, seule une passion plus ou moins avisée de la littérature et des Beaux Arts nous unissait quelque peu au fond. Pour autant que ce put être une passion autre que larvée, celle-ci n'avait de toute façon pas grand chose à voir avec le soi-disant romantisme attribué parfois de manière stupidement convenue à l'adolescence. Tout au plus peut-être, du moins pour ce qui me concerne, cette tiède passion avait-elle quelques accointances avec diverses représentations d'époque en relation avec une vague idée de l'existentialisme en tant que style de vie plus ou moins transgressif. Ceci expliquant cela ou n'expliquant strictement rien, je ne fus en définitive ni *L'amant de Lady Chatterlay* d'Isabella, ni son « sigisbée durable », ni pour ainsi dire quoi que ce fût d'autre.

